

## LE BANQUET DE LA LICORNE

### Les Ors d'antan

Encore une nuit à vous rouiller la mémoire, se dit l'intendant Hoang en contemplant les traits de pluie qui tombaient telles des dagues d'argent d'un ciel obscurci. A écouter le bruit des gouttes frappant les tuiles vernissées du toit, il se sentait soudain très vieux, comme si chaque impact lui rappelait qu'une parcelle de sa vie venait de voler en éclats. Quel ancien poète avait écrit ces vers ?

*De l'ombre humide et des vestiges du temps,  
Viendront des conteurs d'un monde mort,  
Marcheurs insensibles aux saisons,  
Qui te parleront à l'oreille,  
Et s'évanouiront à l'aube.*

Il ne se souvenait plus, maintenant que des fragments de sa mémoire s'étaient effrités, rongés une nuit par l'oubli. Quelquefois, il faisait l'effort de tendre mentalement la main pour essayer de retenir ce lambeau qui s'éloignait, car dessus était imprimée une image précieuse datant de sa jeunesse. Quand il avait de la chance, il réussissait à garder la trace d'un sourire ou l'onde d'une chevelure. Celle de son premier amour ? Celle d'une passante entrevue à la sortie d'un temple ? Parfois, il sauvait de justesse le timbre d'une voix ou l'éclat d'un rire. Confiance ou promesse, clameur ou chuchotement - qu'importait, au fond ?

Dans ses moments d'insomnie, il s'efforçait de refaire le cheminement de sa vie, une incantation visuelle pour se garder du délitement. Alors, il se voyait enfant courant derrière sa mère, un soir de printemps, sur des sentiers qu'il ne reconnaissait plus. Mais l'impression de mouvement et l'odeur d'un parfum lui procuraient une satisfaction indicible comme si, dans cette lutte incessante avec l'oubli, il venait d'arracher une victoire d'anthologie. Ou bien, il rappelait à lui son entrée au service du mandarin Pham, quand celui-ci avait seulement une quarantaine d'années et encore toute son énergie. Lui-même était fringant, avec un dos droit et des cheveux de jais, si fier de gérer l'intendance d'un officier de l'empire, même si ce dernier n'administrerait qu'une petite province dans le nord du pays. Les réceptions d'antan refluaient soudain avec force, scintillant de feux à présent éteints, et l'intendant revoyait

devant ses yeux éblouis le chatoiement des étoffes où était venu s'accrocher un rayon de lune. Heureux de se frotter à leurs congénères, les notables de la ville se coudoyaient dans un grand brouhaha mondain, exhibant des tenues qui reflétaient la mode d'alors : tuniques à manches évasées, rehaussées de broderies au fil de soie, cols raides et spirales de nuages sur un champ d'azur... Les femmes, oscillant sur des brodequins à perles, se pavanaient avec des plumes d'oiseaux exotiques fichées dans le chignon, leur cou mis en valeur par un cercle d'argent ciselé. Et lui, élégant dans sa veste fendue, conduisait tout ce beau monde à la table du mandarin Pham, les plaçant avec amabilité et déférence selon leur rang.

Pour le vieil intendant, ces moments étincelants étaient comme des phares dans la nuit, qui éclairaient vaillamment les recoins que convoitaient les ténèbres. C'étaient aussi ses instants de gloire, ses trophées personnels, maintenant que les fêtes se faisaient rares et les invités peu nombreux. Il hochait doucement la tête. Ce n'était pas que le jeune mandarin Tân fût un ascète ou un rabat-joie, mais force était de constater que depuis qu'il avait remplacé le mandarin Pham, mort de vieillesse quelques années plus tôt, le train de vie de la maison avait baissé. La raison en était fort simple : le magistrat, fils de paysan, avait peu l'habitude des réceptions et encore moins le goût des dépenses somptuaires. C'était un jeune homme à la mise sobre, qui œuvrait de façon stricte, au grand dam des courtisans et autres graisseurs de patte – tout à l'opposé de son prédécesseur. Et bien que regrettant le faste révolu, l'intendant Hoang éprouvait de la fierté à servir un officier aussi intransigent. Ainsi, les réunions festives avaient cédé la place à des dîners sans fioritures, tandis que le halo frivole des assemblées s'était définitivement évaporé. Les choses avaient changé et il fallait s'en accommoder.

Mais, pensa le vieillard, le regard rivé sur les flaques de pluie, il convenait d'avouer que tout, par ailleurs, avait tendance à aller à vau-l'eau. L'âge d'or était bel et bien passé, avec un empereur au pouvoir désormais vacillant, dans le dos duquel s'ourdissaient des complots qui finiraient par détruire le pays. L'intendant se prit à songer à ces temps immémoriaux où le Fils du Ciel, par sa seule existence, tenait en respect l'empire entier, scellant les différentes strates de la société pour en assurer une stabilité pérenne. Autrefois, comme la demeure du mandarin Pham, la cité impériale rayonnait de prospérité, accueillait poètes et artistes, arpenteurs de déserts et rêveurs sans fin. Autrefois, Thang Long, la capitale, promouvait une lignée irréprochable de mandarins soucieux de servir le peuple, mettant le bien de tous avant l'intérêt de soi. Mais l'idéal confucéen, ayant momentanément pris pied dans la réalité, avait fini par s'étioler, redevenant ce qu'il était par essence : un idéal dont la stricte application s'avérait illusoire. Le mandarin Pham et ses semblables étaient marqués du sceau de la

corruption, il devait l'admettre. Rares étaient ceux qui résistaient à la déliquescence générale, comme ce jeune mandarin Tân à la probité encore intacte – mais pour combien de temps encore ?

Se tenant à une colonne, l'intendant soupira. Oui, un jour ou l'autre, tout allait se dissoudre dans le brouillard sans consistance qui s'installerait sur l'empire, estompant à jamais les frontières entre le bien et le mal, mouchant peu à peu les feux follets qui subsistaient ici et là. Et quand ce temps serait venu, qui pourrait dire dans quel état se trouverait le pays ? L'obscurité avait déjà commencé à s'étendre, avec ce flagorneur de seigneur Trinh, qui prétendait se soumettre à l'empereur Lê, et le seigneur Nguyên, chacal ambitieux qui avait déguerpi dans le sud. Leur appétit décuplé, ces deux-là ne reculeraient devant rien pour s'arroger le pouvoir, quitte à plonger le pays dans la guerre civile. Et pendant ce temps, les campagnes étaient hantées par des brigands et autres mercenaires, tels ce paysan Bambou Noir aux harangues rebelles et cet insolent Dents de Tigre, un hors-la-loi qui sévissait épisodiquement, sans qu'on ait pu l'appréhender. L'année précédente, des sbires du préfet Mâu avaient remué ciel et terre pour tenter de retrouver la miniature d'une mosquée, cadeau de l'ambassadeur de Perse. Le préfet lui-même avait harcelé le mandarin Tân pour qu'il débusque ce précieux objet volé par Dents de Tigre, comme si le magistrat avait été un vulgaire sous-fifre. Mais il fallait croire que ces malfaiteurs, issus du peuple, étaient protégés par les leurs. C'était évident : le population brimée, négligeant les préceptes confucéens, se laissait aller au désenchantement et transgressait l'ordre social par désespoir.

Un moment submergé par une terrible lassitude, l'intendant Hoang chancela sur ses jambes. Il savait qu'il se faisait vieux, avec ses discours passéistes, teintés d'une nostalgie crépusculaire. Tout ce qu'il avait vu ou rêvé prenait des allures de perfection, des histoires anciennes tressées de fils d'or, tissus aux broderies magiques. Que ne donnerait-il pas pour sentir de nouveau sous ses doigts le velouté somptueux de scènes évanouies, pour entendre une fois encore le froissement d'instant enflé ? Une seule fois encore, avant qu'il n'en reste que des oripeaux mornes qu'éparpillerait le vent de l'oubli...

Mais la pluie qui martelait la crinière des lions de pierre lui rappela qu'il attendait quelqu'un, et que cette venue lui offrait une dernière chance pour revivre des heures lumineuses.

Dans la pénombre, le visage fripé de l'intendant se fendit d'un sourire de gamin.

Il fallait être dément pour attendre avec tant d'impatience un percepteur des impôts ! pensa-t-il non sans allégresse. Pourtant, il était bien là, transi sous la véranda, à guetter

l'arrivée de l'officier chargé de collecter les fonds pour l'empereur. Car à cette occasion, le mandarin Tân avait consenti à donner un banquet en l'honneur de son hôte :

- Même s'il vient juste de remplacer Monsieur Mao, mort il y a à peine deux mois, il faut l'accueillir avec dignité, avait décidé le magistrat quelques jours plus tôt. Il ne sera pas dit que nous regardons de haut ceux qui prennent de nouvelles fonctions. Je compte sur vous pour vous occuper de tout, Intendant Hoang.

A ces mots, le cœur de l'intendant avait bondi dans sa poitrine. Des torches agonisantes s'étaient soudain rallumées dans son esprit, ravivant des espoirs qu'il avait crus morts. Un festin à préparer ! La possibilité de ressusciter les ors d'antan, d'accueillir des gens du monde, qui parleraient de littérature et de musique, de mode et de philosophie et qui, le temps d'un repas, repousseraient les ténèbres amassées tout autour d'eux...

Il ne s'était pas fait prier, avait convoqué les cinq meilleurs cuisiniers de la bourgade pour élaborer un menu digne des officiers de l'empire, et appelé les musiciens les plus réputés de la région. L'intendant jeta un coup d'œil aux cuisines derrière lui. A travers les fenêtres à claustra, il distinguait les ombres des servantes, allant et venant, les bras chargés de rougets à étêter, d'anguilles à mitonner, de bécasses à farcir... Il imaginait les coquelets enrobés d'une sauce aux cinq épices, attendant, à la queue leu leu sur une broche, qu'on les rôtisse sur un feu guilleret. C'était cela, la vie, en fin de compte, ce tourbillon incessant de saveurs et d'odeurs qui enchantaient les papilles et les narines, pleines de vigueur et débordantes de fantaisie.

Rassérénié, l'intendant Hoang lissa un pan de sa robe et scruta la nuit. Le nouveau percepteur n'allait certainement pas tarder. Ce dernier arriverait avec son escorte armée, des militaires en grande tenue qui logeraient dans les communs aménagés à cet effet. Fatigué par le voyage, leur hôte aurait tout le temps de se préparer pour le banquet, car le mandarin Tân n'était pas encore rentré du tribunal. A l'heure du Chien, les invités seraient là et la fête pourrait commencer.

L'intendant attendit encore quelque temps, comptant les gouttes de pluie qui rebondissaient sur le dos des statues, et sursauta quand des hennissements se firent entendre en contrebas. Agrippé à la rambarde, il regarda, muet de saisissement, du côté du grand portail.

Emergeant des nappes de pluie comme des guerriers naufragés, des cavaliers ruisselants d'eau fendaient les gouttes de leur corps efflanqués. Leurs visages, zébrés par les lueurs intermittentes des lanternes rouges allumées sous la véranda, luisaient comme éclaboussés de sang. En cadence, ils dépassèrent le portique que la pluie avait enlacé de serpents d'argent, leurs gestes hachés par les zones d'ombre et les éclairs de lumière. Ils avaient l'air d'avancer au ralenti, faisant naître des gerbes d'eau presque immobiles sous le

sabot de leur monture. Leurs uniformes de la couleur du vent, déchirés par endroits, laissaient entrevoir une charpente faite de muscles et d'os. Ils n'étaient guère qu'une dizaine, mais semblaient remplir l'espace de leurs silhouettes acérées qui se projetaient contre les bâtiments illuminés.

Du groupe se détacha un homme dont la grande carcasse maigre tendait à l'extrême la robe officielle de brocart. Son catogan, python lové au creux de l'épaule, soulignait la pâleur de ses traits et l'éclat de ses yeux. Dans l'éclairage incertain, un liquide sombre semblait suinter de la racine de ses cheveux, dessinant sur son torse une étoile tentaculaire que venait brouiller la pluie.

Il doit avoir l'âge du mandarin Tân, pensa l'intendant, étonné. Recouvrant ses esprits, il articula :

- Bienvenue, Maître !
- Je suis le percepteur Khai, remplaçant de Monsieur Mao, répondit l'autre avec un mouvement respectueux de la tête. Pardonnez-nous notre retard, mais nous avons eu du mal à trouver le chemin avec ce temps exécrable.

C'est ainsi qu'arriva, par une nuit humide traversée de réminiscences, celui qui allait offrir à l'intendant Hoang l'occasion de souffler, pour la dernière fois, sur les braises moribondes de sa mémoire.

(...)

© 2014, Thanh-Van Tran-Nhut